



HAL
open science

Le poing levé. Le podium du 200 mètres aux Jeux olympiques de Mexico (1968) et les images changeantes de l'athlète noir

François-René Julliard

► To cite this version:

François-René Julliard. Le poing levé. Le podium du 200 mètres aux Jeux olympiques de Mexico (1968) et les images changeantes de l'athlète noir. "L'heure de nous-mêmes a sonné": Étude transatlantique et transdisciplinaire des contre-représentations noires de 1945 à nos jours, Pierre Cras; Lamia Dzanouni-Brousse de Laborde; Olivier Mahéo; Alice Morin, Dec 2019, Amiens (Université Picardie Jules Verne, La Citadelle), France. hal-04863636

HAL Id: hal-04863636

<https://hal.science/hal-04863636v1>

Submitted on 4 Jan 2025

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

François-René Julliard

« L'heure de nous-mêmes a sonné », Etude transatlantique et transdisciplinaire des contre-représentations noires de 1945 à nos jours

Titre : Le poing levé. Le podium du 200 mètres aux Jeux olympiques de Mexico (1968) et les images changeantes de l'athlète noir.

Introduction : Cette communication porte sur la très célèbre photographie du podium du 200 mètres, lors des Jeux olympiques d'été de Mexico (1968). On y voit le vainqueur de la course, Tommie Smith, et le 3^e, John Carlos, lever un poing ganté de noir tandis que retentit l'hymne américain, « The Star-Spangled Banner ». Les deux athlètes, mais également l'Australien Peter Norman, deuxième de la course, arborent un badge de l'Olympic Project for Human Rights (OPHR). Cette organisation avait conçu le projet d'un boycott noir américain des Jeux olympiques, pour protester notamment contre la situation des Noirs aux Etats-Unis. Après ce geste, Smith et Carlos sont suspendus de toute compétition nationale et internationale.

Je me propose d'analyser cette image, devenue rapidement iconique, à la fois en donnant le détail de la mise en scène conçue par les deux athlètes, et en la resituant dans un contexte d'affirmation politique des sportifs noirs américains. Cette politisation a pour cadre plus général le mouvement protéiforme du *Black Power* à la fin des années 1960. Il s'agit de également de montrer pourquoi ce poing levé illustre une rupture nette avec la représentation dominante classique des athlètes noirs, performants mais considérés comme peu susceptibles d'intervenir sur le plan de la contestation politique.

Il s'agit enfin d'évoquer la mémoire de ce geste telle qu'elle s'est construite depuis 1968, à travers les statues, les commémorations, les cérémonies officielles qui ont permis de rendre hommage aux athlètes. La mémoire de l'événement a évolué ; T.Smith, J.Carlos et même P. Norman sont progressivement passés du statut de parias de l'olympisme à celui de héros courageux de la lutte contre le racisme.

I) Black Power et révolte de l'athlète noir

Ce geste s'inscrit dans un contexte particulier. Depuis 1966 est née l'idéologie du **Black Power**, qui revendique l'**empowerment** (le terme acquiert une certaine popularité à ce moment-là) des Noirs américains, notamment dans le domaine culturel. Il ouvre une nouvelle phase de la lutte des Noirs américains pour l'égalité et la justice, après le mouvement des droits civiques qui a obtenu la mise hors-la-loi de la ségrégation (Civil Rights Act, 1964), mais tend progressivement à s'essouffler. Le Black Power est un mouvement multiforme qui revendique, au-delà des droits civiques, une reconnaissance de l'identité noire/des identités noires, qui va de pair avec la reconnaissance d'une Amérique multiculturelle.

L'une des manifestations inattendues de ce mouvement est ce que son principal leader, Harry Edwards (**PP**), a appelé la « **révolte de l'athlète noir** ». Cette révolte est née à la rentrée de septembre 1967 sur le campus de l'université San Jose, en Californie, où Harry Edwards enseigne comme sociologue du sport. Elle utilise une arme principale, le boycott. Il s'agit, pour les athlètes noirs, de boycotter des matches lorsque l'équipe adverse est connue pour refuser de faire jouer des Noirs. Par exemple, les footballeurs (football américain, pas soccer) noirs de San Jose boycottent le match prévu contre Texas

University, et la rencontre est finalement annulée. Ce mouvement de boycott s'étend jusqu'à toucher une quarantaine d'universités. Il porte des revendications quant au recrutement de personnels d'encadrement et de coaches noirs. De fait, le principal acquis de cette révolte est l'embauche de nombreux coaches assistants noirs par les universités. Il demande également l'ouverture des fraternités (*fraternities*) et sororités (*sororities*) universitaires aux Noirs, ainsi qu'un accès égalitaire aux logements universitaires.

Sur cette lancée, en octobre 1967, Harry Edwards (qui n'a que 25 ans à l'époque) fait une autre proposition plus ambitieuse, avec quelques athlètes, dont Tommie Smith et John Carlos qui font leurs études de master à San Jose et suivent les cours d'Edwards. Ils proposent d'organiser un boycott noir des prochains jeux Olympiques. Ceux-ci doivent se tenir à Mexico à l'automne 1968. Cette proposition éclipse rapidement les différents boycotts de matches universitaires.

L'une des principales raisons du boycott est la décision du Comité international olympique de réintégrer l'Afrique du Sud, suspendue depuis 1963 pour cause d'apartheid, qui peut ainsi concourir à nouveau aux Jeux. Ce boycott a donc une dimension qu'on peut qualifier de **panafricaine et de transatlantique** : il s'agit de soutenir les Noirs sud-africains. D'ailleurs, de nombreux pays africains envisagent eux aussi un boycott après cette réadmission. Plusieurs réunions ont lieu avec des athlètes noirs de tous les Etats-Unis. Finalement, après que le CIO, sous la pression internationale, a suspendu à nouveau l'Afrique du Sud, l'abandon du boycott est voté en assemblée au début de l'année 1968 ; à la place, chaque athlète est laissé libre de ses initiatives à Mexico.

Le climat politique se dégrade encore dans les mois qui précèdent les Jeux olympiques, avec l'assassinat de Martin Luther King à Memphis (avril 1968), puis celui de Bob Kennedy (juin 1968), candidat démocrate à la présidence et particulièrement populaire chez les Noirs américains.

Tommie Smith et John Carlos, qui sont les favoris du 200m étaient des partisans du boycott. Ils ont l'idée de ce geste, passé à la postérité, quelques heures avant la course (*Silent Gesture*). Ils savent cependant qu'il leur faut terminer sur le podium pour l'accomplir. C'est ce qui se produit, le 16 octobre 1968 : Tommie Smith remporte la finale, en battant le record du monde (19s83). John Carlos termine 3^e, devancé par l'Australien Peter Norman.

II) Analyse du geste

a) Décodage

Le podium de Mexico concentre en une image plusieurs symboles de la condition noire dénoncée par les athlètes (**PP retour à 1^{ère} image**).

-il y a d'abord le poing revendicatif et la tête baissée, qui contrastent avec l'attitude corporelle traditionnellement adoptée sur un podium, où le regard se porte vers le drapeau national qui est hissé pendant l'hymne, et où la main est posée sur le cœur pour suggérer l'attachement affectif à cet hymne et l'émotion qui étreint l'athlète. Ici, la tête se détourne du drapeau, refuse de le regarder. On s'est interrogé sur le poing levé, susceptible d'être interprété de plusieurs manières. Le *Los Angeles Times* a même affirmé le lendemain qu'il s'agissait d'un salut nazi ! Tommie Smith indiquera dans son autobiographie qu'il ne s'agit ni d'un signe de ralliement au Black Panther Party (dont ils n'ont jamais fait partie), ni au SNCC, l'association étudiante qui a particulièrement contribué à la promotion du Black Power. Le poing levé est pourtant déjà un geste courant parmi les partisans du Black Power (**PP**).

-Tommie Smith et John Carlos ont enlevé leurs chaussures de marque (Puma pour T. Smith) pour suggérer la pauvreté la majorité des Noirs américains, qui n'ont pas les moyens de s'acheter de tels biens.

-les trois athlètes arborent le badge de l'OPHR, l'Olympic Project for Human Rights, l'organisation dirigée par Harry Edwards qui avait mis en place le projet de boycott des JO.

-T. Smith porte un foulard, et J. Carlos un collier, quelque chose qui serre le cou, pour faire allusion aux lynchages par pendaison qui terrorisèrent longtemps les Noirs américains, en particulier dans le Sud du pays. Ces lynchages furent une réalité massive après la guerre de Sécession et jusque dans les années 1950.

b) Une contre-représentation

Venons-en maintenant à la question de la contre-représentation, qui est la question centrale qui nous est posée aujourd'hui. Cette image me semble être une contre-représentation, et ce à double titre. Elle combat doublement ce que Durkheim appelle des prénotions, ou ce que l'on appelle couramment des stéréotypes, en l'occurrence des stéréotypes raciaux.

D'abord, parce qu'**elle contredit l'idée selon laquelle les sportifs noirs ne font pas de politique**. Je ferai deux remarques à ce propos, qui me permettront de prévenir des possibles objections : 1) On pourrait me faire remarquer que l'idée selon laquelle les sportifs ne font pas de politique n'est pas confinée au cas des athlètes noirs. Néanmoins, on peut soutenir avec quelque vraisemblance qu'ils sont particulièrement concernés. On conviendra que le domaine politique requiert l'usage de compétences intellectuelles. Or, selon la logique symbolique qui oppose traditionnellement le corps à l'esprit, et la tête aux jambes, les facultés intellectuelles des sportifs sont ordinairement tenues en faible estime.

Et *a fortiori*, selon une logique symbolique plaçant les Blancs du côté de l'esprit, et les Noirs du côté du corps, on soupçonnera les facultés intellectuelles des sportifs noirs d'être encore plus fortement limitées.

2) on pourrait me faire remarquer qu'il y a eu, avant Tommie Smith et John Carlos, des sportifs noirs qui ont fait de la politique. Cette remarque m'a été notamment faite par l'un des lecteurs de ma proposition de contribution. En fait, cela dépend de la manière dont on définit ce qui est politique. Il faut faire des distinguos, sans quoi on risque de mêler des choses tout à fait différentes. Pour prendre un exemple célèbre : Jesse Owens est souvent présenté comme ayant combattu le régime hitlérien en glanant 4 médailles d'or aux Jeux olympiques de Berlin (1936). En réalité, lors des Jeux de Berlin, Jesse Owens n'a pas fait, au sens strict, de politique : il s'est contenté de courir et de sauter mieux que les autres. C'est en rentrant aux Etats-Unis qu'il soutiendra le candidat républicain à la présidence, face à Franklin Roosevelt. Mais une différence importante réside dans le fait qu'il n'utilise pas la scène sportive comme scène politique ; il utilise sa notoriété de sportif pour prendre ensuite telle position. On pourrait bien sûr discuter d'autres exemples, on le fera lors de la discussion si vous le souhaitez.

Ensuite, cette image remet en question **l'idée selon laquelle le sport (en tout cas certains sports) est un domaine privilégié de succès des Noirs américains, et que donc il est a priori à l'abri des remises en cause et des contestations**. Cette image opère un déplacement : le sport est aussi une arène de lutte politique, à la fois parce que les sportifs noirs s'engagent pour l'amélioration de la condition noire, mais en plus parce qu'ils s'engagent pour l'amélioration de leurs conditions à eux, en tant que sportifs, dans un système médiatico-sportif organisé par des Blancs. Ils mettent ainsi en avant le fait que ce que

le théoricien du Black Power, Stokely Carmichael, appelle le « racisme institutionnel », irrigue à leurs yeux tous les aspects de la vie américaine, y compris le sport qui n'est pas un espace où règne l'égalité.

III) De l'exclusion à la statufication

a) Des lendemains difficiles

Pour les trois athlètes, le podium de Mexico est synonyme de bifurcation, voire de cassure dans leurs trajectoires biographiques. Smith et Carlos sont exclus définitivement de toute compétition olympique et athlétique. Ils sont, pendant un temps, espionnés par le FBI, convaincus qu'ils appartiennent au Black Panther Party. P. Norman, le 3^e homme, reçoit un simple avertissement de la fédération australienne. Cependant, il subit une forme d'ostracisme, et n'est pas sélectionné aux Jeux de 1972, malgré un classement lors des épreuves de qualification qui aurait dû le lui permettre. Cette même fédération ne l'invitera pas Jeux de Sidney, en 2000. Il ne doit d'y assister qu'à une invitation de dernière minute de la fédération américaine.

La reconversion de Smith et Carlos est difficile. Comme le font souvent les athlètes universitaires à l'époque, ils tentent une reconversion professionnelle dans le football américain, sans beaucoup de succès. Ils gagnent ensuite leur vie grâce à des petits boulots, avant d'être finalement recruté comme coaches universitaires. Ils se tiennent éloignés de tout engagement politique. Durant ces années, leurs familles sont également harcelées et menacées ; la première épouse de Tommie Smith divorce. Celle de John Carlos se suicide une dizaine d'années après Mexico.

b) Un accueil mitigé sur le moment

En son temps, la scène du podium a bien sûr fait réagir. Son écho a été international, en raison du rôle accru de la retransmission télévisée, qui fait des JO un événement toujours plus mondial ; les Jeux de 1968 sont les premiers à bénéficier d'une retransmission extensive, alors que jusqu'ici, on avait uniquement des spots de 15 min, le soir, qui résumaient la journée de compétition. En 1968, l'image supplante le texte, alors que jusqu'ici, le medium privilégié était le journal papier. Ce sont environ 400 millions de téléspectateurs qui voient en direct ce geste.

Aux Etats-Unis, sa réception fut contrastée. Elle dépend de la perception différenciée de la violence de ce geste, notamment violence symbolique contre le drapeau. Les deux athlètes sont sifflés par une partie du stade ; certains athlètes blancs menacent de quitter la compétition. Parmi les athlètes noirs non plus, le geste ne fait pas l'unanimité. Certains prennent franchement leur parti, comme Jackie Robinson, le 1^{er} joueur noir à intégrer la ligue nationale de baseball.

Une contre-image plus patriotique s'impose, quelques jours plus tard : celle de George Foreman agitant un petit drapeau américain sur le ring qui l'a vu remporter la médaille d'or dans la catégorie poids lourds.

Smith et Carlos reçoivent des lettres d'insultes et des menaces de mort. La presse est divisée, y compris, il faut le noter, la presse noire : certains journalistes estiment que les Jeux olympiques ne sont pas la tribune idéale, puisqu'ils avaient jusqu'ici été une vitrine privilégiée pour des performances d'athlètes noirs, donc pour exposer aux yeux du monde une forme d'excellence.

c) Une reconnaissance tardive mais incontestable

La scène du podium est censurée par le CIO et ne figure pas dans le film officiel des Jeux olympiques de Mexico. Mais elle devient peu à peu iconique. Les premiers témoignages de reconnaissance ne sont pas institutionnels mais populaires. L'image s'affiche par exemple sur des t-shirts. Dans son autobiographie *Silent Gesture*, Tommie Smith raconte une anecdote révélatrice : dans les années 70, il croise dans la fac où il est devenu entraîneur un garçon portant un tel t-shirt. Quand il demande au garçon s'il connaît les athlètes qui figurent sur le t-shirt, le garçon lui répond qu'il ne sait pas, mais qu'en tout cas ils sont morts il y a longtemps !

Puis vient le temps de la **reconnaissance officielle**. Je n'en donnerai que les principaux exemples :

1978 : T. Smith élu au National Track and Field Hall of Fame (le temple de la renommée de l'athlétisme). J. Carlos l'est à son tour en 2003.

1996 : T. Smith est choisi parmi les porteurs de la torche olympique pour les JO d'Atlanta.

2004 : reconnaissance en France aussi, même si je n'ai pas tellement parlé de la réception internationale : la mairie communiste de Saint-Ouen (Seine-Saint-Denis) inaugure le gymnase T. Smith, en sa présence (**PP**).

2005 : érection d'une statue sur le campus de San Jose State University (**PP**). Peter Norman absent, il s'agit d'honorer d'abord les anciens étudiants de San Jose. Permet au visiteur de se faire photographier à sur le podium en prenant la place de P. Norman.

2012, Canberra adopte une motion d'excuses à Norman « pour le traitement qu'il a reçu à son retour en Australie ».

29 septembre 2016 : reçus à la Maison Blanche par Obama (**PP**). « Leur puissante protestation silencieuse aux Jeux de 1968 a été controversée, mais elle a réveillé les consciences », s'est félicité Obama.

La même année (**PP**), le National Museum of African American History Culture est inauguré à Washington D.C. Une statue des 3 athlètes y figure, ainsi que la tenue que portait T. Smith sur le podium.

Octobre 2019 : inauguration d'une statue de Peter Norman (**PP**) à Melbourne, sa ville d'origine.

Novembre 2019 : intronisés au Hall of Fame du Comité olympique et paralympique américain !

Conclusion :

Aujourd'hui, le geste de T. Smith et J. Carlos jouit d'une reconnaissance officielle large. Un constat : cette reconnaissance va de pair avec la reconnaissance d'un héritage global, celui du Black Power.

Une question pour finir : malgré cette reconnaissance, on peut se demander si en réalité, un tel geste n'aurait pas, encore aujourd'hui, une grande partie de l'opinion américaine contre lui. Des rapprochements sont bien sûr possibles avec d'autres gestes qui ont récemment participé à politiser le sport. Qu'on pense à l'accueil mitigé réservé à Colin Kaepernick (**PP**) quand, durant la campagne présidentielle de 2016, il a mis un genou en terre pendant l'hymne américain, pour protester contre le racisme et les violences policières, dans le prolongement du mouvement Black Lives Matter. Il a été suivi par d'autres sportifs comme la footballeuse Megan Rapinoe. A cet égard, il convient de distinguer mémoire officielle d'une part et mémoire collective d'autre part, différenciée selon les groupes sociaux et raciaux.